2me Année. — N° 71 Quinze centimes le numéro (par la poste, VINGT CENTIMES). Le 9 Novembre 1865.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant (*franco*) un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, 9 Novembre 1865

L'ENFER DÉMOLI

Sous ce titre de circonstance, M. Cayla vient de publier un ouvrage très-utile au développement de la pensée moderne et à la phase religieuse dans laquelle elle est entrée; il sera donc important de l'analyser dans les parties principales et d'en extraire la quintessence : en premier lieu l'auteur se justifie dans sa préface de la témérité de son entreprise. Citons d'abord ce passage qui explique le but proposé :

« Et c'est vous, vont s'écrier les faux dévots, les hypocrites, les pharisiens modernes ! c'est vous qui avez la prétention de démolir le cachot infernal où le Dieu vengeur exerce sa justice, où Satan, prince du mal, châtie éternellement les damnés !

» Oui, répondrons-nous, sans crainte, comme sans orgueil.

» Nous avons étudié les Écritures, commenté les textes, apprécié les témoignages contradictoires des Pères de l'Église, des théologiens et des casuistes. Nous avons trouvé des papes, de saints évêques, d'illustres docteurs, qui ont nié, comme nous le faisons aujourd'hui, l'éternité des peines. Si nous voulions faire étalage d'une érudition inutile, nous pourrions joindre à chaque ligne de notre ouvrage des pages entières d'annotations justificatives, puisées aux sources les plus respectables; mais ce travail, fastidieux pour nous, le serait beaucoup plus pour nos lecteurs. Nous ferons ensemble le siége du palais de Satan, et nous n'en laisserons pas pierre sur pierre ; nous démolirons même le purgatoire, qui n'est qu'un compartiment de l'Enfer, d'après les plus savants théologiens.

« Démons, fantômes, flammes inextinguibles, appareils de supplices, disparaîtront comme par enchantement; l'Enfer chrétien, bâti avec les ruines du Naraka, de l'Amenthé, du Chéol et de la Géhenne, tombera en poussière?

» Le jour remplacera la nuit.

» La superstition aura perdu son dernier repaire. »

L'auteur prouve d'abord qu'on a eu tort d'attribuer à Platon l'opinion des peines éternelles, puisque le grand philosophe reconnaît que la peine ne se conçoit que comme expiation, comme profitant au coupable qui l'endure. Il ne maintient l'éternité des enfers (et nous croyons même que dans la pensée de Platon, il ne s'agissait encore que d'une éternité toute relative), que pour les tyrans criminels et sanguinaires, oppresseurs de leurs peuples et fléaux des nations; et, après avoir énuméré les diverses croyances du paganisme dans l'Orient et dans l'Occident au sujet du Tartare et de l'Adès il s'écrie :

« On va chasser Pluton du sombre Tartare... Que la superstition se rassure... il n'y aura qu'un très-court interrègne pour le mythe de l'Enfer.

» Pluton est détrôné.

» Satan le remplace et prend le gouvernement du sombre empire.

» Et pourtant l'Enfer des premiers chrétiens, qui est devenu plus tard l'Enfer perpétuel des théologiens, n'était pas le même que celui de Platon, dont le grand nom servit d'abord d'étiquette à la nomenclature des supplices souterrains ; c'était à tort qu'on invoquait le nom de ce grand philosophe en faveur de l'éternité des peines; aucun passage, aucune phrase de ses écrits n'indique qu'il admît l'Enfer perpétuel; ainsi que nous l'avons déjà dit, il ne condamnait sans rémission que les tyrans traîtres à la liberté et oppresseurs des peuples.

» Saint Augustin procédait aussi de Platon, en ce qui concerne la résurrection et les châtiments de l'autre vie; il dit que le feu de l'Enfer est allégorique et qu'il ne faut pas donner à ce qu'on a écrit à ce sujet une trop large signification. Saint Augustin pensait que l'Enfer était purgatoriel, c'est-à-dire temporaire; et en cela il était d'accord non-seulement avec Platon, mais encore avec les mages, premiers propagateurs de la mythologie infernale. »

L'auteur en cela se montre très-affirmatif. Il est vrai que saint Augustin blâme moins ouvertement Origène sur le point de la résipiscence des damnés que sur celui de la déchéance des élus, mais M. Cayla ne peut oublier que Saint-Augustin, malgré son génie éminent, est partisan de la prédestination et de la réprobation, que dans ses théories sur la grâce il sacrifie parfois le libre arbitre humain, et qu'enfin il entend le péché originel dans son sens vulgaire et grossier. Résumons maintenant ce que dit M. Cayla de l'Enfer au moyen âge et sous la scolastique.

« Pour donner à nos lecteurs une idée des superstitions ridicules propagées par les scolastiques du XIe au XVIe siècle, il nous suffira de traduire quelques phrases de saint Bonaventure. Voici comment il décrit l'enfer :

« Sans aucun doute l'enfer est situé sous terre; c'est
» là que tous les réprouvés sont tourmentés éternelle-
» ment, les hommes aussi bien que les Esprits malins.
» Les damnés sont brûlés par un feu qui ne consume
» pas; le degré d'incandescence est proportionné aux
» crimes qu'ils ont à expier; non-seulement ce feu em-
» brasera les réprouvés, mais encore les autres éléments
» bouleversés se tourneront contre les damnés, de sorte
» qu'il y aura, dans le même endroit, un feu ardent, une
» eau glacée, un air tranquille, pur, et les puanteurs les
» plus insupportables. »

« Saint Antoine de Padoue renchérit sur cet affreux tableau ; sa description de l'enfer dépasse les fantaisies les plus épouvantables des poëtes du paganisme; il n'y est fait mention que d'odeurs infectes, de vermine, de soufre, de plomb fondu, de faim dévorante, de froid, de feu, d'ulcères, de tortures, de teignes et autres insectes les plus hideux, les plus insupportables.

« Si des saints ont pu tenir un pareil langage, que ne doit-on pas trouver dans les récits des moines ignorants, trompeurs et avides, dans les poëmes incorrects des premiers trouvères, dans les fictions des premiers romanciers qui purent librement tout oser en propageant des croyances favorables à l'influence du despotisme sacerdotal? Les théologiens et les moines fanatiques, en propageant l'éternité des peines si contraires aux notions de justice et de bonté qu'on a de tout temps attribuées à l'idée de Dieu, plongèrent le monde dans l'abrutissement, dans l'ignorance et dans la servitude; la pensée de l'enfer, la peur des flammes inextinguibles et tous les effrayants fantôme que purent créer des imaginations désordonnées, poursuivirent l'humanité, sans lui laisser ni trêve, ni repos.

« Le sacerdoce parut alors oublier, dans l'exercice de sa toute puissance sur les esprits et sur les cœurs, qu'il y a dans l'Evangile certains passages où l'on entrevoit l'espérance de la miséricorde céleste après une expiation plus ou moins longue, la lumière dans les ténèbres, *lux in tenebris*. Il oublia l'admirable parabole du mauvais riche, rapportée dans l'Evangile de saint Mathieu.

» Du fond de l'enfer, y est-il dit, le mauvais riche éleva sa voix vers son père Abraham : « Ayez pitié de moi,
» lui dit-il, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trompe le
» bout de son doigt dans l'eau, pour me rafraîchir la
» langue. »

» Lazare ne se dérangea pas, et Abraham se contenta de rappeler au damné la loi du talion, formulée par Moïse.

» Le mauvais riche se résigna, ne demanda plus de goutte d'eau, mais s'adressa néanmoins une fois encore à son père Abraham :

— « Je vous conjure, lui dit-il, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père où j'ai cinq frères ; qu'il leur atteste ces choses de peur qu'ils ne viennent, comme moi, dans ce lieu de tourments.

— » N'ont-ils pas Moïse et les prophètes? répliqua Abraham ; qu'ils les écoutent.

— » Non, s'écria le mauvais riche, ah! si quelqu'un
» des morts va les trouver, ils feront pénitence. »

» Le mauvais riche se repentait donc au fond de l'enfer! Mais Abraham et Lazare sont aussi durs que lui-même le fut pendant sa vie; Lazare, le pauvre dont les chiens léchaient les plaies, est devenu plus impitoyable que les chiens; il jouit des plaisirs du ciel, comme autrefois le mauvais riche jouissait des voluptés terrestres, il méconnaît les droits sacrés de la prière.

» Abraham lui-même, au lieu de consoler le fils qui l'implore, le plonge plus profondément dans le désespoir, il se contente de répondre que les frères du mau-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

vais riche ont les Ecritures pour les guider, et qu'il faut se fier aux prophètes et non aux morts.

» Les scolastiques, trop fidèles imitateurs de l'insouciance d'Abraham et de l'égoïsme de Lazare le pauvre, proclamèrent l'éternité des peines, enlevèrent impitoyablement au repentir tout espoir de pardon et perpétuèrent, en les exagérant, les sombres traditions du tartare païen.

» Le dogme infernal ne tarda pas à porter les fruits qu'on devait en attendre ; l'extrême frayeur que causait la seule menace des flammes éternelles, provoqua chez un grand nombre de personnes des surexcitations, des extases ou des rêves dans lesquels les fables débitées sur l'affreux séjour des damnés se retrouvaient devant leurs yeux, comme des images réelles. On entendit de pauvres fous, de pauvres folles raconter sérieusement leurs voyages en enfer. Nous ne parlerions pas de ces pérégrinations enfantées par l'ignorance et la crédulité, si des théologiens ne les donnaient comme articles de foi. Aux horreurs de l'enfer des anciens on a ajouté des horreurs nouvelles, et des fanatiques idiots ont passé leur vie à raconter ce qui a lieu aux enfers, avec autant d'assurance que s'ils en eussent déjà fait le voyage. De ce nombre est un religieux anglais, dont l'histoire, plus merveilleuses que véridique, a été écrite par Denys le Chartreux et par Pierre le Vénérable, abbé de Cluni.

» Ce voyageur parle à la première personne, comme les héros de romans :

« J'avais, dit-il, saint Nicolas pour conducteur ; il me fit parcourir un chemin plat, jusqu'à un espace immense, horrible, peuplé de défunts qu'on tourmentait de mille manières affreuses.

» On me dit que ces gens-là n'étaient pas damnés, que leur supplice finirait avec le temps et que je voyais le purgatoire ; je ne m'attendais pas à le trouver si rude, tous ces malheureux pleuraient à chaudes larmes et poussaient de grands gémissements.

» Les uns brûlaient dans un feu violent ; les autres se baignaient dans les chaudières de soufre, de poix, de plomb et d'autres métaux qui bouillonnaient vigoureusement et ne puaient pas moins. Les démons faisaient frire ceux ci dans une poêle, et des serpents venimeux mordaient ceux-là avec les dents. Depuis que j'ai vu toutes ces choses, je sais que si j'avais quelques parents dans le purgatoire, je vendrais ma chemise, et je souffrirais mille morts pour l'en tirer.

» Un peu plus loin j'aperçus une grande vallée où coulait un épouvantable fleuve de feu qui s'élevait en tourbillon à une hauteur énorme. Au bout de ce fleuve il faisait un froid si glacial, qu'il est impossible de s'en faire une idée. Saint Nicolas m'y conduisit et me fit remarquer les patients qui s'y trouvaient en me disant : Ceci est encore le purgatoire.

» En pénétrant plus avant, nous arrivâmes en enfer ; c'était un champ aride couvert d'épaisses ténèbres, coupé de ruisseaux de soufre bouillant, comme on le présume bien. On ne pouvait y faire un pas, sans marcher sur des insectes hideux, difformes, extrêmement gros, et jetant du feu par les narines. Les démons, avec des crochets de fer ardents, frappaient les âmes et les jetaient dans les chaudières où elles se fondaient avec les matières liquides ; après cela on leur rendait leur forme pour de nouvelles tortures.

» Chacun était tourmenté selon ses crimes. »

Que dire contre de pareils tableaux, les citer suffit sans commentaires, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la placidité avec laquelle les narrateurs racontaient d'aussi épouvantables choses, ou de la foi aveugle des dévots qui les croyaient.

« Au commencement de la seconde moitié du dix-huitième siècle, un théologien calviniste nommé *Petit-Pierre* prêchât et écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. « Nous n'en voulons pas, » lui dirent les autres ministres qui suivaient rigoureusement les doctrines de Luther.

« La dispute s'échauffa d'autant plus que les théologiens sont très-irascibles, à quelque dogme qu'ils appartiennent. On assure que le roi, leur souverain, leur fit dire par un de ses ministres :

« Puisque vous voulez être damnés sans retour, je le trouve très-bon, et j'y donne les mains. »

« Ce roi s'appelait Frédéric le Grand, l'ami de Voltaire et des encyclopédistes.

Qu'advint-il de ce déluge d'invectives? Les damnés volontaires de l'église de Neufchâtel déposèrent le pauvre *Petit-Pierre*, qui avait commis, disaient-ils, une erreur impardonnable, en prenant le purgatoire pour l'enfer.

« On prétend qu'un des partisans les plus effrénés des supplices éternels lui dit en riant :

« Mon ami, je ne crois pas plus à l'Enfer que vous ; » sachez qu'il est bon que votre servante, votre tailleur » et votre procureur y croient (1). »

« Tartuffe n'eût pas dit autrement, et, si ce théologien a réellement prononcé ces paroles, il est de l'école des faux dévots, si bien flagellés par Molière.

« L'Enfer n'a conservé sa terrible influence que par les anciennes traditions dont le nouveau sacerdoce abusa peu de siècles après la mort du Christ.

« — Soyez bons, aimez vos frères comme vous-mêmes, disaient les prédicateurs dans leurs sermons.

« Et en même temps ils prêchaient un Dieu cruel, avide de vengeances.

« Le Christ avait prêché la charité, il avait pardonné à ses bourreaux...

« Et des fanatiques, en ces siècles de fer, au lieu de montrer la face douce et sereine du Rédempteur, exhibèrent un Dieu exterminateur, persécutant ses enfants, un Dieu fait à l'image des féroces barons sous la tyrannie desquels gémissait alors l'humanité avilie. Les moines et les casuistes ont déployé dans la création de leur enfer une mise en scène très-savamment combinée. La Géhenne des Juifs, le Tartare des anciens se trouvèrent dépassés. On imagina un Enfer essentiellement matériel ; on en donna les descriptions les plus détaillées ; et les prétendus voyages au séjour des damnés, que nous citons plus haut, indiquent à quelles aberrations mentales se portaient déjà non-seulement le pauvre peuple, mais encore ceux qui auraient dû le désabuser.

« Cet enfer physique, matériel, peuplé de damnés ayant des pieds, des mains, des oreilles, des yeux, bien que leurs ossements rendus à la poussière se fussent transformés en végétaux, en liquides ou minéraux ; cet enfer, peuplé de damnés, était, d'après les plus savants scolastiques, un monde composé d'éléments matériels, mais un monde sans soleil, sans lune, dépourvu de tout germe et de toute apparence de bien : c'était le bagne de l'éternité, le cachot par excellence dont le Dieu vengeur calqué sur le Jéhovah de Moïse tenait les clefs d'airain.

« — Vous admettez donc que les théologiens aient commis des erreurs?

« — Pourquoi pas! N'ont-ils pas parlé de Dieu qu'ils ne pouvaient connaître ; de sa justice, de sa bonté, qu'ils ne pouvaient apprécier, de l'enfer qu'ils n'avaient pu voir, puisque cet horrible cachot des réprouvés ne saurait exister? Ils déclarent dans leurs écrits qu'ils ont entendu les voix des damnés, qu'ils ont vu les âmes grillées dans d'immenses chaudières, rôties à des broches gigantesques. »

Mais du moins ces opinions se sont-elles modifiées, l'Eglise de nos jours admet-elle qu'elles étaient atroces, fausses, détestables et les condamne-t-elle à ce titre? c'est ce que nous allons examiner. Nous avons fait des citations innombrables dans tous nos ouvrages aussi bien que dans *Pluralité des Existences*, qui prouvent que les églises chrétiennes, aussi bien les protestantes que la catholique, n'ont rien appris, ni rien oublié. Nous y renvoyons nos lecteurs; puisque nous sommes à extraire ce qu'il y a d'utile à la vérité dans le livre de M. Cayla, nous allons rapporter en l'abrégeant la citation qu'il fait du Père *Bonhours*.

Voici ce que dit le doux théologien :

« Que nous aurions horreur de l'enfer, si nous pouvions entendre les cris lamentables des damnés !

» Ils soupirent, ils gémissent, ils hurlent comme des bêtes féroces au milieu des flammes.

» Ils s'accusent de leurs péchés, ils les pleurent, ils les détestent, mais c'est trop tard.

» Leurs larmes ne servent qu'à rendre plus ardents les feux qui les brûlent sans les consumer.

» Pénitence des damnés, *que tu es rigoureuse* ! mais *que tu es inutile* !

» Ne voir jamais Dieu, brûler dans un feu dont le nôtre n'est que l'ombre !

» Souffrir toutes sortes de maux en même temps, sans consolation, sans relâche ; avoir toujours des démons devant les yeux, la rage et le désespoir dans le cœur, quelle vie !

» *La colère de Dieu* peut-elle aller plus avant que de punir des plaisirs qui durent si peu par des supplices qui ne finissent jamais? Etre malheureux aussi longtemps que Dieu sera Dieu !

» Quel malheur est-ce là ! n'est-ce pas assez que les maux des damnés soient extrêmes, faut-il encore qu'ils soient éternels ?

» O éternité! terrible éternité! Quand un damné aura répandu autant de larmes qu'il en faudrait pour faire tous les fleuves et toutes les mers du monde, n'en versât-il qu'une chaque siècle, il ne sera pas plus avancé après tant de millions d'années, que s'il ne commençait qu'à souffrir.

» Il lui faudra recommencer tout de nouveau, comme s'il n'avait rien souffert, et quand il aura recommencé autant de fois qu'il y a de grains de sable sur le bord de la mer, d'atomes dans l'air et de feuilles dans les forêts, tout cela sera compté pour rien !

» Les damnés n'ont pas seulement à souffrir pendant toute l'éternité, mais ils souffrent à chaque moment l'éternité tout entière.

» L'éternité leur est toujours présente ;

» L'éternité entre dans toutes leurs prières ;

» Ils ont toujours dans l'esprit que les peines ne finiront jamais. O la cruelle pensée ! ô le cruel état !

» *Une éternité brûler* !
» *Une éternité pleurer* !
» *Une éternité enrager* !

« Horribles paroles ! désolante doctrine ! et les jésuites osèrent donner à ces effrayantes élucubrations le titre de *Journée du Chrétien*, comme si toute personne qui admet et suit l'Évangile devrait passer sa vie à trembler, à frissonner, à gémir, à pleurer, en pensant à l'Enfer éternel allumé par le souffle de la colère divine !

« Loin de nous de semblables tableaux ! Cet Enfer de fantaisie répugne à la conscience ; non, le Créateur ne pourrait être ainsi l'impitoyable bourreau de ses frêles créatures.

« Le Père Bonhours, auteur supposé de cette journée du chrétien, était un bel esprit du temps de Louis XIV, un jésuite à la troisième puissance, distillant à froid, dans son cabinet de travail, ces odieuses théories, qui ne peuvent être prises au sérieux que par des imaginations maladives ou de pauvres femmes folles. Ce jésuite, très-versé dans l'art subtil de la rhétorique, suppose que les damnés ont le péché en horreur, mais qu'ils ont vu trop tard l'abîme où ils sont tombés. D'après cette doctrine, Dieu laisserait en Enfer des pécheurs qui se repentent de l'avoir offensé... O logique énervante et désespérante du jésuitisme! c'est en dénaturant, en torturant les rares textes de l'Évangile relatifs à l'enfer, que les hommes ont maintenu si longtemps l'Europe entière dans une sorte d'abrutissement. »

(*A suivre*) ANDRÉ PEZZANI.

(1) *Dictionnaire philosophique*, t. IV.

Le Spiritisme à Paris

Spiritisme ou spiritualisme, nous ne tenons pas au mot. Il faut dire cependant que ces deux expressions désignent deux nuances ou, si l'on veut, deux écoles distinctes parmi ceux qui croient à l'existence des Esprits, c'est-à-dire à l'immortalité de l'âme. Les Spirites sont ceux qui admettent la réincarnation ; les spiritualistes proprement dits sont ceux qui repoussent ce dogme. Mais laissons ce détail de côté pour nous occuper de l'accueil fait par le public parisien à deux spirites ou spiritualistes américains qui se sont aventurés devant lui.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs une lettre de M. Robin, le prestidigitateur, qui se flattait de mettre en évidence les supercheries des frères Davenport, et la réponse des deux frères, qui adressaient un défi à M. Robin. Nous avons ensuite reproduit, d'après l'*Avenir national*, le compte-rendu de la première séance publique donnée à Paris par les Davenport. On a vu comment un spectateur s'est précipité sur l'estrade où se faisaient les expériences, a mis ou cru mettre à découvert la fraude des Américains, comment le public a envahi la scène, scruté l'armoire mystérieuse et s'est fait rendre son argent. Enfin, nous avons donné hier la lettre par laquelle les frères Davenport protestent contre la manière un peu brutale dont leur séance a été interrompue et contre le jugement précipité que la presse parisienne porte sur leur compte. C'est de ce jugement que nous voulons nous occuper.

On a vu celui de l'*Avenir national*. La plupart des autres journaux de Paris parlent dans le même sens. Le *Journal des Débats*, fier de la facile victoire remportée sur les frères Davenport, se félicite de ce que « nous sommes toujours le peuple le plus spirituel de la terre. » Le *Temps* oppose simplement aux spiritualistes la fin de non-recevoir du sens commun et ne se donne que la peine de ridiculiser ce qu'il avoue n'avoir pas même vu. L'*Opinion nationale* va plus loin et demande si la loi française est impuissante contre d'aussi audacieuses jongleries. Ces échantillons suffisent pour donner une idée de l'esprit dans lequel sont conçues les appréciations de la presse à l'égard des frères Davenport. Nous n'avons pas à défendre ces deux personnages, que nous n'avons jamais vus et qui nous intéressent fort peu. Nous nous défions *à priori* de toute spéculation sur le merveilleux et de tous les prodiges qui ont pour objet de remplir les poches de leurs auteurs. Mais ce n'est que de la défiance, et de là à nier systématiquement ce que nous n'avons pas vu ou ce que nous avons vu imparfaitement, il y a un abîme.

Ce qui nous intéresse, c'est le bon sens, c'est la vérité, c'est la règle à suivre pour arriver à la connaissance des lois de la nature. Il nous semble que les hommes éminents dont se compose le journalisme parisien se sont donné le mot pour mettre en oubli une règle aussi importante. En quoi consiste cette règle ? Mon Dieu ! on n'a pas cessé de le répéter depuis Bacon : elle consiste dans l'observation, mais dans l'observation complète, accompagnée et surtout suivie du raisonnement. Par l'hypothèse, nous nous élançons hors de la sphère des sens, nous abordons l'inconnu ; mais par l'observation seule nous arrivons à la connaissance de la vérité. Si nous nous contentons d'une observation partielle, si nous voulons compléter l'expérience par l'hypothèse, pour arriver plus vite à une conclusion, il y a mille à parier contre un que nous tombons dans l'erreur. Que viennent de faire les journalistes parisiens ? Ils ont précisément commis la faute que nous signalons ici. Ils ont vu ou entendu raconter une expérience soi-disant spiritualiste. Cette expérience n'a pas été satisfaisante ; il est même possible qu'on en ait démontré le caractère frauduleux. Aussitôt les journalistes sont partis de cette observation partielle, étroite, isolée, pour arriver précipitamment à une généralisation absolue, que voici : « Le Spiritisme, dont on s'est tant occupé en Amérique et même en Europe, n'est qu'une fourberie ; tous les médiums sont des fripons, et tous les croyants sont de misérables dupes.

Il est possible que cette généralisation soit vraie ; mais ce que nous soutenons, c'est qu'elle n'est nullement justifiée par l'aventure des frères Davenport, et que les écrivains en question n'y sont pas arrivés par un procédé logique. En généralisant beaucoup trop à la hâte et par conséquent d'une manière très-défectueuse, ils ont fait ce que la moyenne des hommes éclairés et intelligents a fait dans tous les temps. Les savants du quinzième siècle, en se fondant sur des observations insuffisantes, croyaient que la terre était une table plate, et par conséquent ils traitaient Christophe Colomb d'imposteur ou de fou, quand il prétendait arriver aux terres orientales du continent asiatique en prenant le chemin de l'Occident. Les inquisiteurs qui condamnaient Galilée étaient aussi des gens fort instruits pour leur temps ; ils avaient des raisons très-plausibles en apparence pour penser que la terre est immobile, et ils croyaient certainement avoir le bon sens de leur côté. Hélas ! Quand Mesmer faisait tant de bruit avec ses expériences magnétiques, l'Académie des Sciences nomma une commission chargée d'examiner cette nouveauté suspecte. Qui mettrait en doute la haute capacité de cette commission ? Eh bien, elle termina son examen en déclarant qu'il n'y avait rien de vrai dans les phénomènes que Mesmer prétendait produire. Il faut dire que le naturaliste Jussieu refusa de signer ce rapport. Où est aujourd'hui le physiologiste qui ose nier les phénomènes mesmériques et qui ne donne pas raison à Jussieu contre la majorité de la commission ?

On pourrait remplir un énorme volume des bévues commises dans tous les temps par les savants officiels, les savants de profession. Messieurs les savants de nos jours ont-ils la prétention de croire que leur science les met à l'abri du triste sort de leurs devanciers et les dispense de suivre les règles les plus élémentaires de la logique ? Si nos confrères parisiens n'avaient vu dans les expériences de la salle Herz que des jongleries de bas étage, ils en auraient parlé avec la sobriété du dédain ; ils auraient laissé passer les aventuriers américains et se seraient occupés d'autres choses. Mais ils ont consacré leurs meilleures colonnes à cette affaire ; pourquoi ? Parce que derrière les frères Davenport ils croyaient voir le Spiritisme et que c'était le Spiritisme qu'ils voulaient atteindre, terrasser, écraser. Ils avaient peut-être grandement raison. Seulement ils doivent être prévenus qu'on n'écrase pas d'un trait de plume une doctrine qui compte deux ou trois millions d'adeptes aux États-Unis, surtout quand parmi ces adeptes il y a des hommes comme le juge Edmonds, un des meilleurs légistes du pays, le professeur Hare, le premier chimiste d'Amérique, et le philosophe Andrew Jackson Davis. D'ailleurs, pour écraser une doctrine, il faut la connaître ; et les articles auxquels nous faisons allusion en ce moment prouvent que leurs auteurs ne connaissent guère du Spiritisme que le nom. Ils parlent tous du merveilleux et du surnaturel comme des caractères que cette doctrine prétend revêtir. Nous qui avons assisté, dans ce pays, à la naissance et aux développements du spiritualisme, nous pouvons leur assurer qu'il n'a aucune prétention de ce genre. Il s'efforce au contraire de prouver qu'il ne peut jamais y avoir de miracles, c'est-à-dire de dérogation aux lois générales de l'univers, et que par conséquent, la notion du surnaturel est essentiellement fausse. Mais il enseigne que nos idées vulgaires sur la nature sont beaucoup trop étroites et que l'existence *naturelle* de l'homme n'est pas limitée par la mort. Il considère l'existence future comme une continuation matérielle aussi bien que spirituelle de la vie terrestre et le passage même de celle-ci à l'autre comme une simple transformation physiologique, dont la science peut fort bien déterminer les lois.

Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur ces graves problèmes. Mais il nous a paru nécessaire de mettre nos lecteurs en garde contre des jugements trop hâtés. Nous demandons à nos confrères parisiens la liberté de leur rappeler qu'une négation précipitée n'est ni plus légitime ni moins dangereuse qu'une affirmation trop prompte, et de leur répéter avec Hamlet : Combien de choses dans le ciel et sur la terre que notre petite philosophie ne peut comprendre !

Messager franco-américain de New-York du 7 octobre 1865.

CORRESPONDANCE

On lit dans l'*Epoque* du 27 octobre dernier, sous la signature de M. Jules Richard, ce qui suit :

Je reçois une lettre de M. Alp. Vieillard de Boismartin, demeurant rue de Parme, n. 10. Je serais dans mon strict droit en refusant l'hospitalité à cette missive, car le nom de M. Alp. Vieillard de Boismartin n'a jamais été écrit par moi. Mais ce monsieur injurie un peu la presse intelligente et fait profession publique de spiritisme ; il n'est pas mauvais de livrer ces manifestes-là à la publicité. Ils portent avec eux leur châtiment :

Monsieur,

On vient de me montrer le récent numéro du journal *l'Epoque*, dans lequel vous annoncez une brochure ANONYME contre le spiritisme, et vous ajoutez : « Je crois que les spirites ne répondront jamais aux gens vigoureux qui jouissent de toutes leurs facultés. »

Je crois, monsieur, que vous faites erreur.

Ouvrez *les Nouvelles* du 12 octobre, et vous y verrez une lettre de moi qui n'est autre qu'une adhésion au spiritisme publiquement formulée et SIGNÉE, malgré les injures et à cause des injures dont il est si libéralement gratifié depuis deux mois.

Il est vrai que cette feuille est la seule qui, tout en réservant sa façon de penser, ait agi avec tant d'impartialité.

En revanche, maint journaliste a eu la naïveté de dire qu'il avait reçu des dix et des quinze lettres spirites dont il se gardait bien de rien publier.

Ce n'est pas honnête, mais c'est habile.

En mettant la lumière sous le boisseau, on l'empêche de darder ses rayons, et en ne sonnant qu'une cloche, on ne fait entendre qu'un son.

De cette manière, on compte faire croire tout ce qu'on veut au public, et on peut lui ressasser les oreilles de toutes les infâmes petites calomnies dont on croit devoir couvrir des gens qui se permettent, en plein dix-neuvième siècle, d'avoir leurs opinions à eux.

Par malheur, le public se mêle d'avoir plus de bon sens que certains gazetiers de mensonge, — selon l'expression de Voltaire, — qui vivent d'impostures tant bien que mal rédigées, et conclut de tous les efforts qu'ils font pour écraser une idée naissante que, si elle n'en valait pas la peine, ils ne se donneraient pas tant de mal.

Mais la loyauté de votre caractère, monsieur, doit égaler la distinction de votre talent. Je ne mets donc pas en doute que vous aurez l'honnêteté de joindre à une de vos prochaines productions ces quelques lignes, qui n'ont d'autre but que de faire réponse, selon son désir, à un homme vigoureux assurément et jouissant de toutes ses facultés.

Veuillez me croire, monsieur, votre très-humble serviteur.

ALP. VIEILLARD DE BOISMARTIN,
10, rue de Parme.

25 octobre 1865.

Avec cette lettre de spirite, il m'est arrivé la lettre d'un anti spirite, de M. le marquis de Laincel, qui a publié l'année dernière, chez Dentu, *les Diables démasqués par un esprit de travers*.

J'engage M. Vieillard de Boismartin, 10, rue de Parme, à lire *les Diables démasqués* ; il comprendra peut-être alors pourquoi nous persistons à déclarer fous les spirites de bonne foi et intrigants les spirites par intérêt. Il y a des opinions qui ne se soutiennent pas, qu'on ne discute pas, qu'on renverse. On crève l'armoire des Davenport d'un coup de pied ou d'un coup de poing ; on rit au nez des spirites ; on s'asseoit sur les tables tournantes, on se moque des esprits frap-

peurs, mais on n'entre pas en discussion avec ceux qui y croient.

J. RICHARD.

En insérant la lettre de M. de Boismartin, nous avons voulu prouver que nous ne sommes pas seuls sur la brèche pour défendre nos doctrines. Nous remercions M. Jules Richard des aménités qu'il nous adresse, mais le Spiritisme se rit des Jules Richard es de leurs diatribes.

A. D'A.

A Monsieur Alis d'Ambel, Directeur du journal l'Avenir *à Paris.*

Marseille le 27 octobre 1865.

Monsieur,

J'ai été jusqu'à ce jour, abonné à votre journal, et, je l'avoue à ma honte, partisan de la doctrine que vous professez. Mais depuis que j'ai lu les aménités aussi peu spirites que spirituelles dont M. About vous gratifie avec une si exquise politesse, j'ai craint de passer pour un *fou*, un *niais*, un *vieillard*, ou un *valétudinaire*, et je me suis décidé à déserter votre drapeau. Dans ma niaiserie spirite, je me suis dit qu'un homme qui, comme M. About, est matérialiste, journaliste et auteur de pièces de théâtre (même sifflées) ne pouvait être qu'un grand homme, et je me suis incliné devant lui. — Savez-vous bien en effet, Monsieur, tout ce qu'il faut de génie pour secouer, comme on secoue la poussière de ses pieds, la croyance universelle qui hébète, depuis le commencement du monde, cet amas de *fous*, de *niais*, de *vieillards*, et de *valétudinaires* qui composent ce qu'on appelle le genre humain? Aussi, lorsque M. About a déclaré que le *Livre des Esprits*, dont j'aimais la prose limpide et l'enseignement logique, n'est qu'un ramassis de *platitudes*, écrites d'un style *empâté*, je me suis dit encore : « M. About doit s'entendre mieux que moi en style *empâté* et en *platitudes*, c'est sa partie » et je me suis incliné de nouveau.

Mais il est temps enfin d'arriver à l'objet principal de ma lettre. J'avais d'abord l'intention d'écrire directement à M. About, dût-il me traiter de *valétudinaire*; réflexion faite, j'ai préféré m'adresser à vous, Monsieur (qui entretenez avec lui une si agréable correspondance), pour le prier, par votre intermédiaire, d'ouvrir, dans les bureaux de *l'Opinion Nationale*, une souscription, dont le produit serait destiné à fonder un hospice assez vaste pour loger les soixante mille *fous-spirites* que renferme Paris, sans compter ceux de la province, dont on pourrait s'occuper plus tard. Je ne doute pas que les lecteurs si éclairés et si peu mystiques de *l'Opinion Nationale* ne vinssent en foule déposer leurs offrandes et contribuer de tout leur pouvoir au succès de cette œuvre éminemment philantropique qui ferait le plus grand honneur à son promoteur.

Veuillez cependant, Monsieur, ne pas prendre trop au pied de la lettre tout ce qui précède, et continuer à m'envoyer votre journal. Je suis curieux de voir jusqu'où vous conduiront votre *folie* et votre *niaiserie*, et si vous serez assez *troubadour* pour croire encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme, lorsque ces *platitudes* sont supprimées par arrêt de M. About et consorts.

Agréez, Monsieur et ex-frère en spiritisme, l'expression de ma sympathie et des vœux peu sincères que je forme ponr votre conversion à la doctrine si consolante du néant.

VINCENT.

APPARITION DE D. D. HOME

(Extrait d'une lettre écrite par Home à un ami, aux Etats-Unis.)

Nijni-Novogorod, 16 août 1865.

Mon séjour à Londres a été très-court, car on m'attendait à Paris. Dans cette dernière ville, j'ai eu l'honneur de diner avec son altesse Mustapha-Pacha, frère du vice-roi d'Égypte et son héritier. De Paris, je me suis rendu en Allemagne, où j'ai passé quelque temps chez la princesse de Mingrélie, et, de là, je suis parti pour la Russie. Je dois vous faire part d'un singulier évènement à propos de ce dernier voyage. A Wierzbolow, sur la frontière russe, j'avais envoyé une dépêche à mon ami le baron de Meyendorff pour l'informer de mon arrivée à Saint-Pétersbourg. Le baron est officier dans la garde à cheval, et il se trouvait à cette époque à Péterhoff, où réside l'empereur pendant l'été. Son père, qui est général et grand écuyer, lui expédia mon télégramme. Il eut juste assez de temps pour venir à ma rencontre au chemin de fer; mon arrivée n'était donc connue que de lui seul. A sept heures du soir j'étais à Saint-Pétersbourg et je me rendis immédiatement à l'hôtel Meyendorff, d'où j'écrivis un mot à mon beau-frère, le comte Koucheleff Besborodka, pour lui annoncer mon arrivée et pour lui dire que je ne pourrais le voir que dans un jour ou deux, devant me rendre le lendemain de bonne heure à Péterhoff. Jugez de ma surprise en recevant un billet d'un de mes meilleurs amis, le comte Tolstoi. (Le gouverneur Seymour doit se le rappeler ; il est aide de camp de l'empereur, et m'a servi de garçon d'honneur lors de mon mariage.) Il m'écrivit :

« Cher Daniel, je suis heureux de vous savoir ici. Venez, dès que vous le pourrez, de jour ou de nuit. Nous sommes impatients de vous revoir.

» A vous,

» ALEXIS. »

Je n'avais pas eu de nouvelles de lui depuis trois mois; sa dernière lettre était datée d'une de ses terres dans l'intérieur de la Russie, où je le croyais encore. Dans l'après-midi de ce même jour, j'avais longuement pensé en chemin de fer à ceux que j'aimerais à revoir, et le comte Tolstoi était de ce nombre, et je le supposais bien loin. Je courus immédiatement à son hôtel, où la comtesse me dit ces mots : « Eh bien ! Daniel, comment n'êtes-vous pas venu me parler de suite ? — C'est moi qui devrais vous faire ce reproche, lui répondis-je ; où m'avez-vous vu ? — Mais à l'Arcade, assurément. » Croyant que la comtesse parlait de la station, je répliquai : « Vous avez dû remarquer que j'étais fatigué et que j'avais hâte de prendre mes bagages. A quelle heure m'avez-vous vu ? — A *quatre heures*. Que parlez-vous de bagages ? Vous étiez à l'Arcade. » Je lui dis que j'étais arrivé à *sept heures*. Elle me répondit que sa nièce et elle m'avaient vu à quatre heures, et qu'en rentrant à l'hôtel elle avait dit à son mari : « Figure-toi que nous venons de voir Daniel, et qu'il a fait semblant de ne pas nous connaître ; il faut lui envoyer de suite un mot chez le comte Koucheleff. » La nièce confirma ce récit et prétendit aussi m'avoir vu. Le comte m'avait en conséquence adressé un mot, que le doméstique avait porté à la maison de ville. Là, il lui fut dit que je n'y étais pas, que je n'avais pas visité la Russie depuis plusieurs années, et que l'on ne m'attendait même pas. La comtesse, pleine de confiance, l'envoya à la maison de campagne où il se rencontra avec le porteur de ma lettre au comte Koucheleff.

Cet évènement est au moins remarquable, et semble appartenir à ces cas mystérieux d'apparence double, que les écrivains allemands appellent *doppelganger*. Si l'Esprit de l'homme, par la simple force de l'amitié et de l'attraction, peut quitter le corps pendant qu'il est encore embarrassé par des liens visibles et grossiers, nous ne devons pas nous étonner des merveilleuses manifestations d'un pouvoir spirituel, dont nous gratifien ceux qui se sont dépouillés à jamais du vêtement de l chair et sont entrés dans la véritable vie de l'âme désincarnée.

J'ai passé quelque temps au « Palais anglais » à Peterhoff et j'ai souvent vu l'empereur, qui s'est inform de tous les détails de cet incident. Nous avons eu quelques belles séances d'un très-grand intérêt, et j'espèr que l'empereur y aura puisé de la lumière ainsi que d consolations. Je ne puis pas en dire davantage, pa même à vous, mon cher, — car vous savez que je su d'une discrétion absolue, lorsqu'il s'agit de manifestations produites en présence d'une tête couronnée. J' aussi passé huit soirées au château du grand-duc et d la grande-duchesse Constantin à Strelna. La fatigue d tant de visites à faire et à recevoir a fini par m'attaqu le système nerveux ; un de mes amis m'a engagé l'accompagner à la grande foire de Nijni-Novogorod d'où je vous écrits en ce moment. J'y resterai probabl ment trois semaines, et puis je retournerai à Saint-Pétersbourg pour prendre congé de l'empereur — (HARTFORD TIMES).

(Banner of Light).

Traduction de J. MITCHELL.

M. Ledoyen, libraire au Palais-Royal, ayant quitté les affaire notre principal dépôt est désormais chez M. Frédéric Henr 12, Galerie d'Orléans, au Palais-Royal.

Publications de la librairie académique

DIDIER ET Cie, A PARIS

LE MERVEILLEUX

DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERN

	fr. c
Apollonius de Tyanes, traduit de Philostrate, par M. Chassang.	3
L'Enchanteur Merlin, par M. de la Villemarqué.	
Histoire des Miraculés, des Convulsionnaires et du diacre Pâris, par M. Mathieu.	3
Saint Martin, le Philosophe inconnu, par M. Matter.	3
Le Spiritualisme rationnel, par M. Love.	3
La Phrénologie spiritualiste, par M. le docteur Castle.	3
La Pluralité des Mondes habités (2e édition), par M. Camille Flammarion, etc.	4
La Pluralité des Existences, par André Pezzani.	3
Le Ciel et l'Enfer, par Allan Kardec.	3
Phénomènes des frères Davenport, par Nichols.	3

La même librairie vient de faire paraître un nouveau volume d M. Camille Flammarion, intitulé : *Les Mondes imaginaires et l Mondes réels*. — Prix : 3 fr. 50, *franco*. — 3e édition.

Journaux et Revues recommandés.

L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire.	9 f
La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle.	10
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année.	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois	12
L'Écho d'outre tombe de Marseille, hebdomadaire.	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle.	12
La Luce de Bologne.	12
La *Salute Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica* de Bologne	6
La Revue Spiritualiste de Paris, 8e année mensuelle.	10
Le *Banner of Light* de Boston, hebdomadaire.	
Le Spiritual Magazine de Londres, mensuel.	
Le Spiritual Times de Londres, hebdomadaire.	

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.